

le 8 septembre 2015

J'ai visité clandestinement le camp de Rivesaltes un soir d'avril 2011, avec le soleil couchant et le vent assourdissant qui s'enrouffrait dans ces ruines désolées, soulevant épisodiquement des vagues de poussière. Ce décor est gravé dans ma mémoire, et pourtant je suis étrangère à cette histoire.

L'exil des Espagnols, suite à la guerre civile, est devenu central dans ma vie quand j'ai décidé d'en faire un objet de recherches. J'ai parcouru ma région en quête de récits d'exilés et de descendants. Je voulais comprendre ce qu'il restait de leur présence dans le Limousin, un espace où les traces matérielles de leur passage sont à peine perceptibles. J'ai pu voir que certains d'entre eux se cachaient derrière les ruines d'Oradour-sur-Glane, l'ampleur et la violence du massacre ayant noyé leurs dix-huit noms dans la liste des 642 victimes du nazisme. J'ai brouillé leurs noms sur les stèles en hommage aux résistants tombés qui parsèment la région. Mais je les ai surtout entendus, ces exilés espagnols, leurs voix fatiguées, ou leur passé raconté par d'autres, leurs amis, leurs enfants. C'est dans ces sons, ces intonations chaudes, que j'ai vu qu'ils étaient encore là, bien vivants dans les souvenirs des autres, tels des vestiges érodés et enlèvés par le temps.

Dans ces récits, Rivesaltes, comme Argelès, comme Barcares, comme Gurs ou le Vernet, c'est le désarroi, la misère, la honte, l'enfermement. Dans les esprits, c'est l'inquiétude, la peur, l'attente angoissée face à un destin incertain. Au quotidien, c'est la promiscuité due à une cohabitation forcée, la faim, une hygiène déplorable...

Et dans ces espaces misérables et désespérés, l'humain sait trouver les ressources nécessaires à sa survie, à son équilibre mental. Pour ne pas « chasser les mouches » comme certains, atteints par la démence due à l'adversité, on accroche son esprit à une bouée de sauvetage, qui par la musique, qui par le sport, qui par la littérature, le dessin, la poésie, les contes, la coiffure, le militantisme... Pour ne pas limiter son existence à ces espaces de coercition.

Les ruines de Rivesaltes sont un symbole. Ses murs, ses barbelés, ses gardiens, ses responsables ont enfermé, déconsidéré, laissé mourir et déporté nombre d'individus.

Rivesaltes, au fil du temps, n'a jamais cessé d'exister et de claquer ses portes sur les « indésirables ». Si ses baraquements n'enferment plus in situ, on retrouve ses fondements dans toute l'Europe et au-delà, dans la Méditerranée, à Ceuta, à Lampedusa, à Calais, à la frontière serbo-hongroise, sur les plages de Turquie... Si les murs de Rivesaltes se désagrègent, on ne doit pas oublier leur sens pour le présent.

Eva

Cette lettre est issue des « Lettres de Rivesaltes ».
Un projet initié par l'artiste Anne-Laure Boyer
pour le Mémorial du camp de Rivesaltes
dans le cadre de son inauguration.

Les lettres y ont été exposées d'octobre 2015 à juin 2016.

La diffusion et la reproduction de cette lettre
sont soumises à l'autorisation expresse de son auteur
et de l'artiste.

Si vous souhaitez engager
une correspondance avec l'auteur de cette lettre,
rendez-vous dans la rubrique
«correspondre avec les auteurs» sur le site du projet.

www.lettresderivesaltes.com